

MISSION 13

LE CLAN ARAMOW

Robert Muchamore



Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

casterman

**Cet extrait gratuit a été téléchargé sur le site www.cherubcampus.fr.
Il ne peut être imprimé ou reproduit sans l'autorisation expresse
des éditions Casterman. Il ne peut être mis à disposition en
téléchargement sur un autre site sans autorisation.**

www.cherubcampus.fr
www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books,
sous le titre : *People's Republic*

© Robert Muchamore 2011 pour le texte.

ISBN 978-2-203-04370-1
L.10EJDN000967.N001

© Casterman 2012 pour l'édition française

Imprimé en Espagne par Edelvives.

Dépôt légal : janvier 2012 ; D.2012/0053/437

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du Royaume-Uni. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le pays. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Ils sont généralement recrutés entre six et douze ans, parfois plus tôt lorsqu'ils accompagnent une sœur ou un frère aîné. Ils sont autorisés à participer aux missions d'infiltration dès l'âge de dix ans, pourvu qu'ils aient obtenu la qualification opérationnelle à l'issue du programme d'entraînement initial de cent jours. Les recrues sont sélectionnées au regard de leurs facultés intellectuelles, de leur endurance physique, de leurs capacités à résister au stress et de leur esprit d'initiative.

L'organisation remplissant à la fois les fonctions d'internat scolaire et de centre de renseignement opérationnel, elle

dispose d'importantes installations sportives, éducatives et logistiques. De ce fait, CHERUB compte davantage de personnel que d'agents : cuisiniers, jardiniers, enseignants, instructeurs, techniciens et spécialistes des opérations d'infiltration

ZARA ASKER occupe le poste de directrice de CHERUB.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

PREMIÈRE PARTIE

1. Erreur judiciaire

JUILLET 2011

Trois femmes étaient rassemblées dans le bureau de la direction de CHERUB. Les derniers rayons du soleil filtraient entre les lattes du store vénitien. La hotte du système de climatisation ronronnait discrètement.

— Parlez-moi de lui, dit le docteur D avec un fort accent new-yorkais, en étudiant la photo d'un garçon âgé de douze ans. Quel beau visage. A-t-il des origines arabes ?

Le docteur D était une petite femme d'une soixantaine d'années. En dépit de la chaleur, elle portait une pèlerine à motif écossais, de hautes bottes et un épais collant gris. Malgré ses allures de secrétaire acariâtre, elle occupait de très hautes fonctions à la CIA, le plus important service de renseignement américain.

Zara Asker, quarante ans, directrice de CHERUB, n'avait pas non plus la tête de l'emploi. Elle arborait une montre en plastique bon marché. Et quelques minutes auparavant, son plus jeune fils avait constellé sa jupe de taches de bouillie.

— Ryan nous a rejoints il y a quatorze mois, expliqua Zara. Ses grands-parents étaient respectivement syrien, allemand, irlandais et pakistanais.

Le docteur D souleva un sourcil.

— On dirait la première phrase d'une mauvaise blague.

— Ryan a grandi en Russie et en Arabie Saoudite. Son père était géologue dans l'industrie pétrolière, mais il a sombré

dans l'alcoolisme avant de contracter d'importantes dettes de jeu. Son corps a été retrouvé dans une décharge à ordures, sans que l'on puisse déterminer s'il s'agissait d'un meurtre ou d'un suicide. Ryan a gagné l'Angleterre en 2009 avec sa mère et ses trois jeunes frères. Cette dernière suivait un traitement contre une forme rare de cancer dans une clinique privée, mais elle en a été exclue en raison de difficultés financières. Les services d'immigration ont envisagé de la renvoyer en Syrie, mais son état de santé rendait l'expulsion impossible. Elle est morte sans un sou dans un hôpital public. On ne lui connaît pas de famille, à l'exception de ses quatre garçons.

— Ils ont tous rejoint CHERUB ? demanda le docteur D.

Zara hocha la tête.

— Nous ne séparons jamais les frères et sœurs. Ryan est l'aîné. Les jumeaux fêteront bientôt leur dixième anniversaire, et Théo a sept ans.

— Tout à l'heure, vous disiez que Ryan n'avait pas beaucoup d'expérience.

— Il n'a participé qu'à quelques missions de routine n'excédant pas vingt-quatre heures, mais la qualité de son travail a attiré notre attention. L'opération que vous proposez est parfaitement dans ses cordes.

Le docteur D hocha la tête, se pencha en avant et déposa la photo sur le plateau de verre de la table basse.

— Très bien. Quand pourrai-je le rencontrer ?



Ryan ignorait qu'on discutait de son cas dans le bureau de la directrice. Pour l'heure, il remontait à pas lents la piste d'athlétisme. La chaleur était étouffante. Il souleva le bas de son T-shirt afin de s'éponger le front, dévoilant des abdominaux parfaitement dessinés.

Tout son corps était sec et musclé. Les yeux bruns, les cheveux noirs et raides, il arborait un bijou discret à son oreille récemment percée. Il but deux gorgées à une fontaine puis gravit les trois marches menant à la remise délabrée des instructeurs sportifs.

L'unique fenêtre, dont la vitre dépolie avait été brisée par un ballon de football, était obstruée par une planche. L'abri obscur était désert, mais les vestes imperméables et les pantalons de survêtement suspendus à une rangée de patères exhalaient une forte odeur de sueur.

Ryan s'empara de l'épais carnet à souches posé sur le banc. C'est là qu'étaient consignés les tours de piste sanctionnant les manquements au règlement intérieur. Une goutte de sueur roula de son front jusqu'au bout de son nez puis s'écrasa au centre de la page. À l'aide d'un stylo-bille, il commença à remplir le formulaire : heure, date, nom, matricule, nombre de tours, motif de la punition.

Parvenu à cette dernière case, Ryan envisagea d'inscrire *erreur judiciaire*. Il estimait parfaitement justifiées les sanctions qui frappaient les agents indisciplinés, mais il venait de courir cinq kilomètres en raison d'un fou rire incontrôlable qui l'avait surpris au beau milieu d'un cours de mathématiques. En outre, de tous les garçons qui s'étaient abandonnés à l'hilarité, seuls Alfie et lui avaient été punis.

— Tu comptes y passer la nuit ? lança une voix haut perchée.

Ryan haletait si bruyamment qu'il n'avait pas entendu la petite fille en T-shirt CHERUB rouge chaussée de Nike roses entrer dans la baraque. De mauvaise grâce, il inscrivit *Fou rire en classe*, apposa sa signature au bas du document puis lui tendit le carnet.

— Tiens, fais-toi plaisir, grogna-t-il avant de quitter l'abri puis de remonter au pas de course l'allée menant au bâtiment principal.

En ce début d'été, la plupart des résidents du campus passaient des vacances bien méritées à la résidence d'été de CHERUB. Ryan emprunta l'ascenseur jusqu'au septième étage, puis fit halte dans la petite cuisine commune afin de trouver de quoi se désaltérer.

— Oh la vache, ce que tu peux sentir mauvais ! gémit Grace en agitant la main devant son visage.

Elle avait le même âge que Ryan, mais il la dominait d'une tête. Chloé, sa meilleure amie, était assise sur le plan de travail, entre le micro-ondes et trois coupes de trifle¹ en préparation.

Ryan n'avait jamais eu de petite amie, mais quelque chose avait *failli* se produire entre Grace et lui. Ils avaient passé un week-end à se tenir la main et à collectionner les silences embarrassés, mais la romance s'était achevée le dimanche, à l'heure du dîner, lorsqu'elle lui avait lancé son gratin de macaronis au visage. Depuis, Ryan usait de multiples strata-gèmes pour l'éviter.

— Je n'y peux rien, expliqua-t-il.

Il prit un grand verre dans le placard et le remplit de glaçons au distributeur intégré dans la porte du réfrigérateur.

— Je viens de me farcir des tours de punition, par cette chaleur, ajouta-t-il.

Sous l'œil perplexe des filles, il sortit du frigo une bouteille de Pepsi Diet, en versa dans son verre, puis but de longues gorgées. Grace se saisit d'une gaufrette rose qu'elle émietta dans l'une des coupes de trifle.

— Des tours de punition ? répéta-t-elle sur un ton amusé. Ça ne te ressemble pas, toi qui es toujours si sage et si raisonnable.

— C'est la faute de Max Black, répondit Ryan avant de lâcher un rot à réveiller les morts.

1. Dessert typiquement britannique, généralement à base de génoise, crème anglaise, gelée de fruits et nappé de chantilly (NdT).

— Espèce de porc, s'indigna Chloé.

— C'était pendant le cours de maths de Mr Bartlett. Il est sorti de la classe pour aller chercher je ne sais quoi. Max et Kaitlyn n'avaient pas arrêté de se disputer, pendant la pause du matin, et ils en ont profité pour remettre ça. Elle l'a traité de mongolien, alors il a glissé une main dans son sac. Vous le connaissez, il a le même depuis des années et je ne crois pas qu'il l'ait nettoyé *une seule* fois. On y trouve de tout, des mouchoirs usagés, des chaussettes sales, des stylos qui fuient. En gros, c'est une zone de stockage pour déchets biochimiques. Il en a sorti une vieille orange toute fripée, toute racornie, de la taille d'une balle de ping-pong, et il l'a lancée de toutes ses forces dans sa direction. Elle s'est baissée pour l'éviter, mais sa chaise a basculé en arrière et elle s'est cognée la tête sur la table de sa voisine. L'orange a continué sa course vers le bureau de Mr Bartlett et a renversé sa tasse. Il y avait du thé partout, je n'exagère rien, jusque dans le tiroir, qui était resté ouvert. Sur sa perceuse, sur son agrafeuse, sur sa calculette, sur ses notes et ses cahiers d'exercices. Lorsqu'il est entré dans la classe, Kaitlyn braillait et remuait les bras comme une possédée. Bartlett s'est mis à engueuler Max.

Constatant que Grace et Chloé l'écoutaient avec attention, Ryan se sentit plus détendu. C'était la première fois qu'il leur adressait la parole depuis l'incident des macaronis, survenu six semaines plus tôt.

— Donc, Bartlett avait la bave aux lèvres, une vraie bête enragée, poursuivit-il. Il a infligé à Max cent tours de punition, autorisé Kaitlyn à se rendre à l'infirmerie, puis demandé à tout le monde de se calmer. Seulement, je ne pouvais pas m'arrêter de rire. Je vous jure qu'on a essayé, Alfie et moi, mais on était pliés. Alors on s'est fait foutre dehors et on a récolté cinq kilomètres de punition.

— Dur, dit Grace avant de coiffer les truffles d'une giclée de crème chantilly en bombe et d'une poignée de Maltesers.

Bartlett est plutôt cool, d'habitude. Je ne me souviens même pas l'avoir entendu hausser le ton.

— Moi, je ne trouve pas ça marrant, fit observer Chloé, le visage grave. Kaitlyn a dû se faire poser trois points de suture.

— Sérieux ? s'étonna Ryan. Max est un abruti. Il n'a pas le sens des limites.

Chloé haussa un sourcil et éclata de rire.

— Je t'ai bien eu, Rybo.

Ryan secoua la tête, puis esquissa un sourire de soulagement.

— Ça m'étonnait un peu, je dois dire. Son crâne a tout juste effleuré la table. Grace, passe-moi quelques Maltesers, s'il te plaît. Pour qui est le troisième trifle ?

— Pas pour toi, ça c'est certain, répondit-elle en lâchant une poignée de billes chocolatées dans la paume ouverte de son camarade.

Ryan en goba six, s'empara de son verre puis franchit la porte donnant sur le couloir.

— Hey, où est-ce que tu vas, comme ça ? lança Grace.

Il fit volte-face et constata qu'elle pointait l'index en direction de la bouteille de Pepsi abandonnée sur le plan de travail.

— Tu nous prends pour tes bonnes ? gronda-t-elle. Range-la dans le frigo, tu seras gentil.

Ryan était épuisé, et ses camarades avaient déjà encombré toutes les surfaces planes de la cuisine.

— Vous avez vu le bordel que vous avez foutu ? grommelait-il. Ça ne vous aurait pas tuées de la ranger vous-mêmes.

— C'est nous qui pourrions te tuer si tu n'obéis pas sans discuter, lança Chloé en descendant de son perchoir.

Ryan ouvrit la porte du réfrigérateur et se baissa pour y caser la bouteille. Sans crier gare, Grace tira sur l'élastique de son short, y glissa l'extrémité de la bombe de crème et lâcha une longue giclée.

Sa victime essaya de se dégager, mais elle pesa de tout son poids sur la porte afin de l'immobiliser jusqu'à ce que la bombe soit vide. Enfin, elle fit un pas en arrière, lâcha le récipient puis, avant que Ryan n'ait pu se redresser, lui adressa une formidable claque sur les fesses, provoquant une explosion de crème chantilly à l'intérieur de son short. Le flash d'un iPhone illumina la cuisine.

— Bande de cinglées ! rugit Ryan. Pourquoi vous faites ça ?

— Pour le plaisir, répondit Grace.

Le deuxième cliché immortalisa le garçon partagé entre le rire et la fureur, les cuisses dégoulinantes de crème. Sur le troisième, il bondissait en direction du smartphone. Au second plan, Grace, hilare, pointait les deux pouces à la verticale.

— Vous allez voir ce que vous allez prendre, menaça Ryan, dont la démarche évoquait celle d'un pingouin, en se traînant dans le couloir. Je vous conseille de surveiller vos arrières.

— Oh, on est terrorisées, Rybo, lâcha Grace entre deux éclats de rire.

Les filles savaient pertinemment que leur souffre-douleur détestait ce surnom idiot.

— Rybo, Rybo, Rybooooo ! scanda Chloé, à la manière des supporters de football.

Le garçon claqua la porte de sa chambre et tourna la clé dans la serrure.

Ses conditions de logement compensaient amplement l'entraînement intensif et les punitions. Comme tous les résidents, Ryan disposait d'un canapé en cuir, d'une télévision, d'un petit réfrigérateur, d'un four micro-ondes, d'un ordinateur portable et d'un bureau placé près de la fenêtre.

Redoutant de tacher la moquette, il atteignit la salle de bain en trois longues enjambées puis sauta le rebord de la baignoire sans prendre la peine de se déshabiller. Lorsqu'il eut ôté ses baskets, il tourna le robinet de la douche et commença

à retirer son T-shirt. À cet instant précis, le combiné mural placé près de la porte d'entrée sonna.

— Et merde, grogna-t-il.

Il hésitait à décrocher. Il soupçonnait une nouvelle farce de Grace et Chloé, mais il pouvait aussi s'agir d'un coup de fil important. Il tendit le bras à l'extérieur pour s'emparer du téléphone.

— Ryan, c'est Zara.

Il se raidit. La directrice n'entrait en contact direct avec les agents que pour régler les problèmes de discipline ou les avertir de leur participation imminente à une mission opérationnelle. Il coupa l'eau afin de pouvoir l'entendre distinctement.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix tendue.

— Je veux que tu descendes immédiatement, dit Zara. J'ai devant moi deux personnes qui tiennent absolument à te rencontrer.

2. Le clan

Ryan n'était pas un garçon particulièrement négligé, mais il avait le plus souvent bien mieux à faire que de ranger sa chambre. Il laissa sa tenue de sport tremper dans la baignoire, s'aspergea d'une giclée de déodorant, se donna un coup de peigne puis se brossa les dents à la hâte. En explorant l'océan de vêtements éparpillés autour de son lit, il finit par dénicher un caleçon et des chaussettes propres, un T-shirt CHERUB gris et un pantalon de treillis.

Avant de quitter sa chambre, il s'interrogea sur l'opportunité de retirer sa boucle d'oreille. Il se l'était fait poser le week-end précédent, dans l'espoir de se donner un petit air cool et rebelle, mais cet accessoire s'était révélé plus embarrassant que gratifiant. Il s'imaginait que tous les yeux étaient braqués dans sa direction et qu'on se moquait de lui derrière son dos.

Finalement, considérant qu'il était imprudent de faire attendre Zara et douloureux de manipuler le bijou, il préféra le laisser en place.

Lorsqu'il atteignit la porte du bureau, il prit conscience que ses mains tremblaient. Il inspira profondément. Il ignorait encore s'il allait écoper d'une punition ou se voir confier la mission à laquelle il aspirait depuis qu'il avait achevé le programme d'entraînement, huit mois plus tôt.

— Ah ! s'exclama Zara en se levant pour l'accueillir. Voilà le héros du jour !

Une moitié de la pièce était meublée d'un bureau anguleux et de placards où la directrice archivait ses dossiers. L'autre disposait de sofas en cuir placés devant une cheminée. En entrant, Ryan sentit l'air frais pulsé par le système de climatisation caresser son visage.

— Tu n'as jamais rencontré Amy Collins ? demanda Zara en désignant la jeune femme d'une vingtaine d'années assise sur l'un des canapés.

Ébloui par sa beauté, Ryan lui serra timidement la main. Ses cheveux d'un blond étincelant cascadaient sur ses épaules. Les traits de son visage étaient parfaits. Sa poitrine pointait de façon provocante. Son corps était divinement bronzé, et la ficelle d'un string apparaissait au-dessus de la ceinture de son short taillé dans un jean délavé.

— Salut, bredouilla Ryan.

— C'est mignon, cette boucle d'oreille, dit Amy. J'ai étudié ton dossier avec attention, et je suis contente de pouvoir enfin te rencontrer.

— Salut, répéta Ryan, plongé dans un profond état de confusion.

Il sursauta lorsque Zara posa une main sur son épaule.

— Tu m'as l'air bien nerveux, dit-elle. Nous n'allons pas te mordre, tu sais.

Ryan était mortifié de n'avoir pu dissimuler son état de fièvre.

— Amy est un ancien agent de CHERUB, expliqua Zara. Elle a pris sa retraite en 2005, et travaille depuis peu à Dallas, pour une nouvelle unité opérationnelle internationale baptisée ULFT dirigée par le docteur Denise Huggan.

La femme en pèlerine se leva. Malgré ses hauts talons, le sommet de son crâne culminait tout juste au niveau des sourcils de Ryan.

— Enchanté, docteur Huggan, dit poliment le garçon en serrant sa main noueuse ornée de bagues en argent.

— Vous devrez m'appeler docteur D, répliqua-t-elle. C'est le seul nom auquel je réponde.

— Assieds-toi, Ryan, lança Zara. Amy et le docteur D sont dûment accréditées. Tu peux parler en toute liberté de l'entraînement que tu as reçu et des missions que tu as remplies depuis que tu as obtenu le statut d'agent opérationnel.

Le garçon s'assit aux côtés d'Amy puis jeta un œil aux dossiers éparpillés sur la table basse. Il remarqua l'une des chemises rouges où étaient rassemblés les documents accompagnant les ordres de mission.

— Alors ça y est, je pars en opération ? demanda-t-il.

— Oui, *enfin*, sourit Zara. Tu commençais à trouver le temps long, n'est-ce pas ?

Amy et le docteur D lâchèrent un éclat de rire.

— Je sais ce qu'il éprouve, dit la jeune femme. À la sortie du programme d'entraînement, on se sent comme une pile électrique. Et puis on se retrouve au campus, dans notre chambre, à attendre notre première mission.

— Exactement, confirma Ryan. Certains copains qui ont passé le programme en même temps que moi sont déjà intervenus sur des opérations importantes. Moi, ça fait *huit* mois que je me tourne les pouces en me demandant si les contrôleurs savent encore que j'existe.

— Huit mois ? sourit Amy. Exactement comme moi. Quelle drôle de coïncidence.

— Nous ne cherchons pas à réunir les meilleurs, expliqua Zara, mais à sélectionner les agents les plus aptes à mener telle ou telle mission. Par exemple, nous avons au campus un garçon qui parle ourdou et pachtoune, mais il est en *stand-by* depuis plus d'un an, parce que les théâtres d'opération où il pourrait intervenir sont jugés trop dangereux par le comité d'éthique.

— Je comprends parfaitement, dit Ryan. Je ne suis pas en train de me plaindre.

— Je sais bien, le rassura Zara.

Elle marqua une pause, avala une gorgée de café, puis changea de sujet.

— Comme je te disais, le docteur D est à la tête de l'ULFT, l'Unité de lutte contre les facilitateurs transnationaux. C'est un groupe relativement réduit, mais il est financé par le gouvernement des États-Unis et soutenu par les agences de renseignement de pays alliés, dont le Royaume-Uni.

Amy surprit une lueur interrogatrice dans le regard de Ryan.

— Tu ne sais pas ce qu'est un facilitateur transnational, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

Le docteur D lâcha un rire grinçant.

— C'est tout naturel, dit-elle. Personne ne sait de quoi il s'agit, pas même mes supérieurs de Washington. Bon. Pour simplifier, nous avons affaire à des trafiquants et des meurtriers. Mais qu'il s'agisse de gens de la mafia italienne ou de yakuza japonais, au sommet, tu trouveras toujours des facilitateurs transnationaux. Des gens riches, parfaitement organisés, qui s'occupent du transfert de marchandises liées à tous les domaines des activités illégales.

— Une sorte de FedEx des criminels ? avança Ryan.

— C'est une façon de présenter les choses, répondit Amy. Facilitateur transnational est un terme un peu général. Il peut s'agir de deux personnes jouissant de nombreuses connexions, ou prendre la forme d'une organisation structurée disposant d'importants moyens de transport et bénéficiant du soutien d'une partie de la classe politique. Mais ces entités ont une chose en commun : une capacité à mener leurs activités aux quatre coins du monde. Ils peuvent mettre en contact un producteur de drogue sud-américain avec un gang des Philippines, ou fournir des médicaments contrefaits en

Inde à une agence de santé véreuse chargée de lutter contre une épidémie en Afrique.

Le docteur D prit la parole.

— Le principal problème auquel se heurtent les forces de polices et les agences de renseignement, c'est que les facilitateurs transnationaux opèrent depuis des pays pauvres et corrompus qui n'ont ni moyens financiers ni système judiciaire en mesure de contrer ces agissements. Ces criminels génèrent des milliards mais restent virtuellement intouchables. L'ULFT a été fondée dans le but de s'attaquer à ces maîtres du crime organisé.

— Intéressant, dit Ryan avant de se tourner vers Amy. Alors vous aussi, vous travaillez pour l'ULFT ?

La jeune femme hocha la tête.

— J'ai longtemps vécu en Australie, et j'ai rejoint Dallas il y a six mois. Nous formons une petite équipe dotée de moyens limités, mais le docteur D a recruté d'excellents éléments venus du monde entier, et nous avons déjà connu quelques succès.

— Et aujourd'hui, nous sommes sur la trace du plus important facilitateur transnational de la planète.

— De qui s'agit-il ? demanda Ryan.

— Nous avons pris l'habitude d'appeler ce groupe Clan Aramov, expliqua le docteur D. Ils sont basés au Kirghizstan, en Asie centrale. Ils disposent d'une flotte de soixante-dix avions. Ils acheminent bon nombre de marchandises illégales, mais leurs revenus proviennent essentiellement du trafic : narcotiques, armes, contrefaçons et immigrants clandestins.

— Avec autant d'appareils, comment se fait-il que vous ne puissiez pas les arrêter ? demanda Ryan. Il vous suffirait d'envoyer quelques drones au Kig... Krigi... Bref, au Kigri je ne sais quoi, afin de démolir leurs avions.

— Si seulement, gloussa le docteur D. Le clan Aramov a de puissantes connexions dans le milieu politique. Tout le

monde connaît la nature de ses activités, mais le Kirghizstan est situé dans une zone tampon extrêmement sensible, entre la Chine et la Russie. Irena Aramov arrose les responsables, les militaires et les fonctionnaires des deux pays depuis vingt ans. Si les États-Unis ou l'Europe menaient une action militaire, elle déboucherait inévitablement sur un grave incident diplomatique.

— Donc, le seul moyen de démanteler le réseau Aramov, c'est de l'infiltrer et de le saper de l'intérieur.

— C'est tout à fait ça, confirma le docteur D. Tu sais, Ryan, il émane de toi des vibrations tellement positives... J'ai l'impression que nous allons faire du bon travail, tous ensemble.

Ryan vit Amy et Zara échanger un regard interdit. À l'évidence, ce docteur D était un drôle de spécimen.

— Et quel sera mon rôle ? demanda Ryan.

— Il y a trois semaines, les stations d'écoute de la CIA en Afghanistan ont intercepté une conversation téléphonique cryptée entre le quartier général des Aramov au Kirghizstan et une femme nommée Gillian Kitsell, établie à Santa Cruz, en Californie. Or, les criminels n'ont pratiquement jamais recours à cette méthode pour communiquer au niveau international.

Ryan saisit l'occasion de prouver ses connaissances en matière de renseignement.

— Parce qu'une transmission codée est susceptible en soi d'éveiller la suspicion. C'était soit un coup de fil extrêmement urgent, soit une erreur de manipulation.

— Exactement, dit Amy.

— Et qu'est-ce que ça disait ?

— Ça, j'aimerais bien le savoir ! gloussa la jeune femme. Le clan Aramov utilise un algorithme de chiffrement extrêmement sophistiqué. Pour le briser, il nous faudrait disposer d'un superordinateur à cent millions de dollars. Et encore, l'opération pourrait prendre des mois. Mais le FBI a placé la mai-

son et le lieu de travail de Gillian Kitsell sous surveillance. Nous connaissons désormais sa véritable identité : Galenka Aramov, fille d'Irena Aramov, mais les deux femmes sont brouillées depuis des années.

Ryan rumina longuement cette information.

— Si Galenka est brouillée avec sa mère, elle ne sait sans doute rien de ses affaires.

— Possible, estima Amy. Mais Gillian Kitsell est propriétaire d'une société de la Silicon Valley spécialisée dans les systèmes sophistiqués de protection et de chiffrage des données. Alors, même si elle ne sait rien des opérations de sa famille sur le terrain, elle possède sans nul doute les technologies qui nous permettraient de décoder les e-mails et les communications téléphoniques du clan Aramov.

— Mais nous devons marcher sur des œufs, précisa le docteur D. S'ils soupçonnent quoi que ce soit, ils changeront de procédure et de méthode de chiffrage en quelques heures. Gillian a un fils de douze ans prénommé Ethan. C'est avec lui que tu devras te lier d'amitié.

— Et lui, sait-il qui est réellement sa mère ? demanda Ryan.

— Nous l'ignorons. Mais ils vivent sur la plage, dans une maison à huit millions de dollars, et ils n'emploient aucun domestique.

Le garçon hocha la tête.

— Les gens riches ne font jamais le ménage eux-mêmes, dit-il, à moins d'avoir quelque chose à cacher.

— Parfaite déduction, sourit le docteur D. Tu travailleras avec Amy et un agent de l'ULFT nommé Ted Brasker. Ted sera ton père, Amy ta demi-sœur.

— Si tu acceptes la mission, cela va sans dire, ajouta cette dernière.

— Bien sûr que j'accepte ! s'exclama joyeusement Ryan. Quand est-ce qu'on part ?

3. Ning

SIX SEMAINES PLUS TARD, DANDONG, RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

Lorsque le réveil sonna, Fu Ning enfouit son visage sous l'oreiller et se pelotonna contre le mur. Elle aurait voulu rester au lit pour l'éternité, ne pas assister aux cours, ne pas subir de réprimandes.

Elle décida de s'accorder dix minutes de sursis en s'abstenant de la douche obligatoire de six heures du matin.

— Il faut se lever, le soleil brille ! lança joyeusement Daiyu en déboulant dans la pièce.

La jeune fille de onze ans à la silhouette gracile portait un pyjama Hello Kitty. Ses cheveux étaient humides. Xifeng, la troisième occupante de la chambre, déposa une trousse de toilette sur le lit de Ning.

— Tu tiens vraiment à ce que l'autre mégère vienne nous brailler dans les oreilles ? demanda-t-elle.

— Fiche-moi la paix, répliqua Ning en plongeant sous la couverture.

— Est-ce qu'il pourrait se passer une journée sans que tu t'attires des ennuis ? gronda Xifeng en s'emparant d'une brosse rangée dans l'armoire métallique placée près de son petit lit. Mlle Xu va encore te punir.

— Qu'elle aille se faire foutre, gémit Ning. J'ai sommeil.

Xifeng et Daiyu passèrent leur uniforme scolaire. À les voir ainsi vêtues, on aurait juré qu'elles étaient jumelles.

— Hier soir, j'ai appris le nom et le nombre d'habitants de

toutes les capitales européennes, annonça Daiyu en remontant jusqu'aux genoux ses épaisses chaussettes blanches. Tu peux m'interroger ?

Xifeng ne se fit pas prier. Excellente élève, elle adorait prendre ses amies en défaut.

— France, dit-elle.

— Paris. Deux virgule deux millions d'habitants.

— Oslo ?

— Oslo, Oslo... répéta Daiyu en se frottant pensivement la joue. Attends, ne dis rien, je sais. Oslo, Norvège, six cent soixante-dix mille habitants.

— Faute ! s'exclama gaiement Xifeng. Cinq cent quatre-vingt mille. Moldavie ?

Comme toutes les écolières chinoises de leur âge, elles avaient dû retenir une foule d'informations dans le cadre de la préparation à l'examen intermédiaire : capitales européennes, provinces chinoises, dates de naissance des grands révolutionnaires de l'histoire, symboles chimiques... Une bonne note leur permettrait d'être admises dans un collège réservé à l'élite, seul moyen d'accéder aux meilleurs lycées et universités.

— Capitale Kichinev, sourit Daiyu. Six cent soixante-dix mille habitants. À toi, maintenant. Bosnie-Herzégovine ?

— Trop facile ! répondit Xifeng. Sarajevo, cinq cent mille habitants.

Sur ces mots, elle planta un doigt dans le dos de Ning.

— Dépêche-toi, Mlle Xu va t'étriper.

— Cette vieille bique pouilleuse, grogna Ning d'une voix étouffée par l'oreiller. Pourquoi est-ce qu'elle vous fout la trouille à ce point ?

Xifeng commençait à perdre patience.

— Si elle débarque, elle s'en prendra à nous toutes. Lève-toi immédiatement.

Ning roula sur le dos, écarta les draps puis plaça une main devant ses yeux pour se protéger des rayons du soleil.

— Encore deux minutes, gémit-elle.

— Je refuse d'être une nouvelle fois punie à cause de toi, lança Daiyu avant de marcher jusqu'à la porte.

Elle se pencha dans le couloir et cria :

— Mademoiselle Xu ! Fu Ning refuse encore de quitter son lit !

Stupéfaite, cette dernière se dressa d'un bond. Elle ne s'était jamais entendue avec Daiyu, mais cette fois, cette petite peste dépassait les bornes.

— Espèce de balance ! hurla Ning. Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me traites de cette façon ?

Elle était grande pour ses onze ans. En comparaison, ses deux camarades de chambre étaient des poids plume. Craignant d'être malmenée physiquement, Daiyu se précipita dans le couloir. Xifeng, elle, resta campée au pied de son lit, les mains sur les hanches.

— On commence sérieusement à en avoir marre de toi, gronda-t-elle. Tu pousses le volume de ta radio à fond quand on essaye d'étudier. Tu ne ranges jamais tes affaires. Tu ramènes de la bouffe dans la chambre et tu laisses des miettes partout. Cet endroit est devenu un taudis, à cause de toi.

Ning fit un pas dans sa direction. Elle dominait sa rivale d'une tête. Ses traits étaient harmonieux, mais ses épaules étaient larges et ses bras musculeux. Elle souffrait de son apparence un peu masculine.

Xifeng redoutait de recevoir un coup de poing au visage, mais elle était déterminée à faire front.

— M. Fang dit que nous sommes collectivement responsables, et qu'une classe doit être jugée à ses éléments les plus faibles.

Ning émit un grognement agacé.

— Tu répètes les slogans de l'école comme un perroquet ! cria-t-elle. Tu te crois intelligente parce que tu arrives à mémoriser des faits et des chiffres ? Tu n'as jamais essayé de penser par toi-même ? Ton seul but dans la vie, c'est de te farcir le cerveau, de façon à entrer dans un collège où on te fera travailler encore plus dur. Être la fierté de la classe, la fierté de l'école, la fierté de la nation. Tout ça, ce ne sont que des foutaises.

Xifeng était sous le choc.

— Pour que la société fonctionne, il faut que les gens se conforment aux règles. Sinon, c'est l'anarchie.

Ning éclata de rire puis brandit un poing rageur devant le visage de son interlocutrice.

— Alors, vive l'anarchie !

Xifeng tremblait de tous ses membres.

— Je crois que tu souffres d'une maladie mentale, dit-elle. Tu couvres de honte notre classe et notre école.

— Je crache sur l'une et l'autre, répliqua Ning.

— Fu Ning ! lança une voix éraillée dans son dos. Encore en train de semer le désordre, ce n'est pas une surprise !

En dépit de son âge avancé, Mlle Xu était assez robuste pour maîtriser les résidentes de sa pension miteuse. Elle saisit Ning par le col de sa chemise de nuit et la traîna sans ménagement dans le couloir.

Son minuscule bureau lui servait aussi de chambre. Son odeur imprégnait les lieux. Une table était placée sous la mezzanine métallique où était perché son lit. Elle positionna Ning dos à la fenêtre et lui flanqua une gifle magistrale.

— Honte, honte ! rugit-elle. Pourquoi n'as-tu pas pris de douche, comme toutes les autres filles ?

Ning contempla ses pieds nus en silence.

— Tu as des possibilités, et on t'a toujours offert la chance de les exploiter. Tu as été adoptée par une excellente famille, mais tu te comportes comme la pire des canailles. Lorsque tu

as été acceptée dans une école nationale en raison de tes capacités physiques, tu en as été exclue pour des motifs disciplinaires. Fu Ning, regarde-moi quand je te parle.

Mlle Xu saisit le menton de la jeune fille et la força à lever les yeux.

— Selon toi, pour quelle raison ton père se saigne-t-il aux quatre veines afin de te payer une chambre dans cette pension ?

— Il veut que je fasse des études, répondit Ning.

— As-tu l'intention de gâcher ta vie dès l'âge de onze ans ? As-tu la passion de l'échec, Fu Ning ?

— Je n'ai pas besoin d'étudier pour exercer mon futur métier, lança Ning avec un air de défi.

— Ah vraiment ? Et quel est donc ce métier qui ne requiert aucune qualification ?

— Rock star. Et si ça ne marche pas, je deviendrai terroriste.

Mlle Xu leva une main menaçante.

— Je devrais peut-être appeler ton père et lui faire part de tes projets d'avenir.

La plupart des jeunes Chinoises auraient fondu en larmes et supplié, plutôt que d'affronter la colère de leur père, mais Ning n'avait aucune intention de céder aux manœuvres d'intimidation de Mlle Xu.

— Oh non, ne faites pas ça ! ironisa-t-elle. Il risque de m'envoyer dans une pension minable où je n'aurai ni le droit de sortir, ni de faire du sport, ni de regarder la télé, un endroit horrible où on me forcera à étudier, le matin, le soir et le week-end. Oh, mais attendez, ça, je crois que c'est déjà fait, n'est-ce pas ?

Excédée, Mlle Xu tenta de lui porter une seconde claque, mais Ning, qui avait étudié la boxe pendant quatre ans à l'académie nationale des sports de Dandong, esquiva facilement le coup. La femme, qui ne s'attendait pas à une telle manœuvre,

perdit l'équilibre. Ning enfonça deux doigts entre ses côtes, provoquant un spasme incontrôlable.

— Bim ! cria Ning tandis que Mlle Xu titubait en avant en se tenant les flancs.

Sous le choc, cette dernière resta sans réaction lorsque Ning se glissa sous la mezzanine et balaya la table d'un ample geste du bras, envoyant valser pot à crayons, papiers, téléphone et plante verte. Lorsqu'elle ouvrit la porte, les filles rassemblées dans le couloir pour espionner l'entrevue reculèrent de trois pas.

— Vieille vache ! lança Ning. Pas étonnant que tu ne te sois jamais mariée.

De retour dans sa chambre, elle trouva Daiyu recroquevillée sur son lit, les genoux ramassés contre sa poitrine.

— Tu es devenue folle, bredouilla-t-elle.

— Rien de tout ça ne serait arrivé si vous m'aviez laissée roupiller. Mais ne t'inquiète pas, je crois que tu n'auras plus à me supporter très longtemps.

Ning ôta sa chemise de nuit puis elle enfila un T-shirt orné du logo de son groupe de rock coréen favori, un jean noir déchiré, de vieilles bottes et un blouson en cuir. Xifeng, plantée dans l'encadrement de la porte, l'observait d'un œil consterné.

— Où est-ce que tu vas ?

Ning haussa les épaules.

— N'importe où, pourvu que ce soit loin d'ici.

— Ne fais pas de bêtise, dit Xifeng. Tu sais qu'il y a des gens qui peuvent t'aider à résoudre tes problèmes.

— Mon seul problème, c'est que je ne veux pas passer quatorze heures par jour à préparer cet examen à la con ! hurla Ning.

Tandis que sa camarade, redoutant sa colère, battait en retraite dans la pièce voisine, elle empocha son téléphone, son portefeuille et une paire de lunettes de soleil. Lorsqu'elle

s'engagea dans le couloir, toutes les filles se mirent à couvert dans leur chambre.

Mlle Xu chancelait sur le seuil de son bureau. Désireuse d'éviter une seconde confrontation, Ning entra dans la salle de bain collective, la traversa d'un pas vif, poussa une porte coupe-feu, puis dévala les marches de béton menant à la cour où étaient rangées les bicyclettes.

La nouvelle de son coup d'éclat s'était rapidement propagée à l'étage inférieur, où logeaient les garçons. Des exclamations parvinrent à ses oreilles, lancées aux fenêtres garnies de barreaux.

— Rattrapez-la !

— Bravo Ning !

— Espèce de folle !

L'espace d'un instant, elle put se prendre pour une héroïne de film. Parvenue au centre de la cour, elle pivota sur les talons et adressa un ultime doigt d'honneur à la misérable pension de Mlle Xu.

— Allez tous vous faire foutre ! cria-t-elle.

Elle poussa un portail et progressa une cinquantaine de mètres le long de l'allée menant à la route principale. Il était six heures vingt, mais les quatre voies étaient déjà encombrées de camions et de bicyclettes. Elle envisagea de se rendre dans un café pour s'y offrir un petit déjeuner, mais elle craignait que Mlle Xu n'ait lancé ses employés à ses trousses.

Par habitude, Ning emprunta la rue menant à l'école primaire numéro dix-huit de Dandong. Le concierge et un jeune instituteur, juchés sur des escabeaux, hissaient une pancarte au fronton du bâtiment : *EP18, Bienvenue au jour radieux des parents d'élèves.*

Ses yeux s'attardèrent sur le mot *parents*. Elle sentit un frisson courir dans son dos. Lorsqu'il découvrirait la faute qu'elle avait commise, son beau-père la lui ferait payer au centuple.